

Danseur exceptionnel 2019

Edouard Hue

« Danser, c'est parler avec le corps »

Que représente pour vous ce Prix de « Danseur exceptionnel » ?

Une joie et une immense surprise. J'étais au Festival d'Avignon en train de distribuer des tracts dans la rue pour nos pièces « Forward » et « Into Outside » quand j'ai appris la nouvelle. Je n'en revenais pas ! Dans mon esprit, une telle distinction est plutôt destinée à un danseur de 40 ans qui a fait mille fois ses preuves. Moi, je n'en ai que 29 ! Ce prix est une reconnaissance pour mon travail dans les compagnies qui m'ont engagé et pour mon solo, « Forward ».

Que va changer cette distinction ?

C'est une pression ! Je l'ai ressentie à Avignon dès que je me suis retrouvé sur scène après l'annonce du prix. Il faut que je sois à la hauteur de ce titre ! Désormais, je sais qu'il y a des gens qui comptent sur moi et me suivent.

Pouvez-vous déjà en mesurer les retombées ?

Oui. J'ai pu danser à la cérémonie de remise des prix à Fribourg devant cinq cents professionnels. Thierry Loup, le directeur de l'Équilibre-Nuithonie, était présent. Il a aimé ce que je faisais et m'a proposé de travailler chez lui. Les programmeurs que je contacte réagissent beaucoup plus vite à une invitation. Pour « Molten », que nous venons de créer à la Parfumerie à Genève avec ma compagnie, Beaver Dam Company, quelque 90 professionnels ont répondu. Cette réactivité est un effet du prix.

Qu'est-ce qu'un danseur exceptionnel ?

L'été passé à Avignon, j'ai vu « Outwitting the Devil » du chorégraphe anglo-indien Akram Khan. Le premier interprète qui a dansé m'a bouleversé. Son corps parlait de lui-même. On avait l'impression qu'il brillait. Je n'avais jamais vu une telle puissance. Ce danseur alliait une technique et une sincérité exceptionnelles. C'était criant de vérité.

La danse relève donc d'abord d'une dépense athlétique ?

C'est une évidence en ce qui me concerne. Danser, c'est parler avec le corps. Tout est affaire de physicalité : ce que j'appelle la sincérité doit venir du bout des orteils et se répandre jusqu'au sommet du crâne. Elle doit transpirer de l'intérieur.

Comment définiriez-vous votre métier à la tête de la Beaver Dam Company ?

Je suis un chef d'entreprise ! Même si juridiquement notre compagnie relève d'un régime associatif, je dirige une structure culturelle. Je m'occupe de l'administration de la troupe, du budget, de l'organisation des tournées. Cette part du travail m'occupe davantage que le studio ! Mais elle est essentielle. Si nous voulons nous développer, nous devons mettre tous les atouts de notre côté. Nous venons par exemple de refaire toute la charte graphique de notre site. La communication est fondamentale.

Quand la danse est-elle entrée dans votre vie ?

J'avais 16 ans et demi et j'habitais à Annecy. Je faisais beaucoup de basket et j'étais attiré par le hip-hop. Près de notre maison, il y avait un conservatoire qui proposait des cours de danse de rue. J'ai tout de suite mordu. Après avoir passé mon bac, je me destinais à une profession commerciale. J'étais à l'université, mais je suivais des cours de danse à Genève chez Foofwa d'Imobilité. Je faisais les allers-retours chaque jour.

Comment êtes-vous passé professionnel ?

Dans le cadre de mes études, je devais suivre un stage en entreprise. J'ai demandé à Foofwa d'Imobilité s'il était d'accord de m'accueillir pour que je m'initie à l'administration d'une structure culturelle. Il a dit oui et je me suis retrouvé au Festival d'Avignon où il présentait une pièce. Ma grande chance ensuite est d'avoir été accepté au Ballet Junior à Genève. Pendant deux ans, j'ai jonglé entre l'école de danse et mon travail d'assistant administrateur. Un jour, un danseur de Foofwa s'est blessé et il m'a proposé de le remplacer. Je me suis retrouvé à danser sa pièce « Fenix » à la Fenice à Venise !

Qui vous a marqué ensuite ?

Le chorégraphe israélien Hofesh Shechter. Après avoir dansé un an pour Foofwa, j'ai rejoint sa compagnie à Londres. C'est grâce à Hofesh que j'ai commencé à chorégraphier. Il était si impressionnant et généreux qu'il donnait envie de créer à son tour.

Que vous a-t-il appris ?

L'exigence du geste, une exigence absolue. Il a une intelligence du corps hors du commun. Je crois vraiment qu'il a changé la face de la danse. Beaucoup de chorégraphes font du « sous-Hofesh ». Certains disent d'ailleurs cela de mon travail. Ils n'ont pas forcément raison, mais il est vrai que j'ai été nourri par son esthétique.

Le chorégraphe français Olivier Dubois fait aussi partie de vos parrains artistiques. Que vous a-t-il transmis ?

L'importance d'avoir foi dans son projet. Il m'a souvent dit qu'il fallait suivre son dessein, quoi qu'en pensent les autres. Ne pas écouter les voix critiques, en somme. Et croire en son désir.

Pour quel chorégraphe voudriez-vous danser ?

Pour l'acrobate, homme de cirque et metteur en scène français Yoann Bourgeois. Je suis sensible à sa fantaisie, à ses interprètes qui sont capables de prouesses athlétiques dingues. J'adorerais danser pour Akram Khan, évidemment. Et puis pour Philippe Saire, un être qui me touche et en qui j'ai confiance.

Vous venez de créer « Molten », pièce pour cinq danseurs. Quelles consignes leur avez-vous données pendant les répétitions ?

Je leur fournis beaucoup d'images, celle du geyser en particulier. Je leur dis qu'il part des hanches. Je me réfère très souvent à l'univers visuel des mangas : dans ces récits graphiques, les rapports entre les êtres sont inattendus et souvent extrêmes. Cette matière inspire des qualités de corps et des personnages.

Voyez-vous beaucoup de spectacles ?

Non, très peu. J'ai arrêté en septembre 2018 de fréquenter les théâtres. Je voyais alors entre 70 et 90 spectacles par an. J'avais besoin de me recentrer sur ma pratique, mon imagination, mes rêves. La saison passée, je n'ai vu que trois spectacles, l'un était signé d'Hofesh Shechter, l'autre de la Batsheva Dance Company, le troisième de William Forsythe.

Vous ne dansez pas dans « Molten ». Pourquoi ?

Pour « Molten », mon métier est vraiment d'être chorégraphe. Si j'avais dansé, je n'aurais pas été en mesure de monter le spectacle comme je l'entends. J'aspire à créer des pièces que je rêverais de voir comme spectateur. Cela suppose d'adopter sa vision et donc d'être dans la salle pour ressentir l'effet de la danse.

Vous sentez-vous appartenir à une génération d'artistes ?

Je revendique une filiation avec les chorégraphes français des années 1980, le couple Joëlle Bouvier et Régis Obadia, Jean-Claude Gallotta, Angelin Preljocaj. Tous ces artistes cultivent une physicalité forte. J'ai l'impression d'être dans la continuité de ce courant. J'ai eu la chance au Conservatoire d'Annecy de suivre des cours avec Robert Seyfried, l'un des interprètes phares de Jean-Claude Gallotta. Il nous a nourris avec les vidéos des grandes pièces de ces années-là.

Quel rapport entretenez-vous avec la Suisse ?

C'est mon deuxième pays, là où j'ai appris la danse et où ma compagnie a pris forme. En Suisse romande les rapports sont plus simples, plus directs qu'à Paris, où une forme d'artificialité domine, dans le milieu artistique en tout cas. Je n'oublie pas tout ce que je dois au Ballet Junior, à ses directeurs, Patrice Delay et Sean Wood. Ils m'ont donné un socle, des racines artistiques.

Comment imaginez-vous votre carrière dans cinq ans ?

J'ai des projets de pièces avec ma compagnie jusqu'en 2022, dont une pour le jeune public, autour de la magie. Nous sommes en train de développer un réseau de diffusion en Suisse et en France. Nous allons miser encore davantage sur la médiation dans les écoles à Genève. Dans cinq ans, j'espère que nous aurons acquis une ampleur internationale.

Entretien réalisé par Alexandre Demidoff